



HAL
open science

Entre balayeurs et marneurs : quelques réflexions sur le plancher des vaches

Sébastien Marot

► **To cite this version:**

Sébastien Marot. Entre balayeurs et marneurs : quelques réflexions sur le plancher des vaches. Panos Mantziaras & Paola Vigano. Le Sol des villes, Metis Presss, pp.175-187, 2015. hal-03506170

HAL Id: hal-03506170

<https://hal.science/hal-03506170>

Submitted on 11 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sous la direction de

PANOS MANTZIARAS / PAOLA VIGANÒ

RESSOURCE ET PROJET

LE SOL DES VILLES



MétisPresses

vuesDensembleEssais

Sous la direction de

PANOS MANTZIARAS / PAOLA VIGANÒ

RESSOURCE ET PROJET

LE SOL DES VILLES

MētisPresses

MétisPresses, © 2016
<http://www.metispresses.ch>

ISBN: 978-2-940563-11-1

Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

Table des matières

Introduction

Le sol des villes, un projet critique pour l'Anthropocène <i>Panos Mantziaras</i>	7
--	---

PROJET

Le sol urbain: surface inerte ou capital naturel? <i>Elena Havlicek</i>	19
--	----

Les figures de la métropole-village(s) de Ouagadougou, entre «lecture» et «écriture» <i>Halimatou Mama Awal</i>	37
---	----

<i>Patrick Geddes in India (1914-1924): pour une relecture contemporaine de Valencia</i> <i>Adrián Torres Astaburuaga et Nicolas Tixier</i>	59
--	----

ARCHÉOLOGIE

Une archéologie du sol urbain <i>Pierre Pinon</i>	87
--	----

Du caillou roulé au ciment coulé: métamorphoses du revêtement de sol à Genève (19 ^e -20 ^e siècles) <i>David Ripoll</i>	101
--	-----

CULTURE

Philosophies des excréments: réutilisation des effluents en Allemagne à la fin du 19 ^e et au début du 20 ^e siècle <i>David H. Haney</i>	115
---	-----

Le chantier comme enquête: ce que les sols des villes font à l'architecture
Germain Meulemans et Tibo Labat 145

Le retour du sol dans le concept de paysage urbain après 1945.
Remarques sur le jeu changeant de l'horticole, entre ville et campagne
Axel Zutz 159

PHILOSOPHIE ET HISTOIRE

Entre balayeurs et marneurs. Quelques réflexions sur le plancher
des vaches
Sébastien Marot 175

Pour un autre usage du sol dans la métropole horizontale: du Tchernozem
russe à la Valley Section
Marine Durand 189

Henri Prost et le projet d'architecture du sol urbain (1910-1959)
Laurent Hodebert 207

Le projet du sol et l'espace entre les choses. Une nouvelle pensée
et un nouveau langage pour l'urbanisme contemporain
Monica Bianchettin Del Grano 225

POSTFACE

Le sol et son projet
Paola Viganò 243

Auteurs 251

Crédits 255

ENTRE BALAYEURS ET MARNEURS.
QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LE PLANCHER DES VACHES

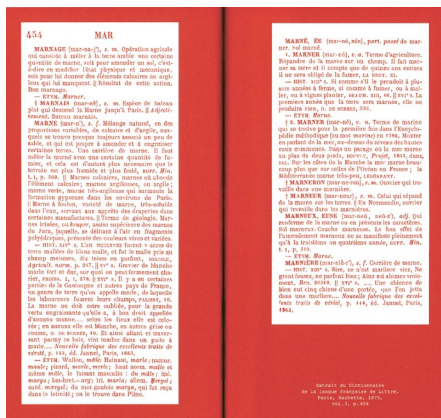
Sébastien Marot

Je vous prie par avance d’excuser le caractère un peu brouillon de ces « réflexions sur le plancher des vaches » que je vais vous proposer. En partageant avec vous quelques références qui m’inspirent, je ne ferai en somme qu’affirmer tout l’intérêt que je prends à écouter les autres intervenants de cette journée, et confirmer, s’il en était besoin, l’urgence qu’il y a en effet à se pencher, comme Bernardo Secchi nous y invitait, sur cette question du sol.

Marnes

D’après ce que m’en ont dit les organisateurs, j’ai été invité à cette journée de conférences parce qu’il y a trois ou quatre ans, à l’école d’architecture de Marne-la-Vallée où j’enseigne, nous avons commencé à publier une petite revue qui traduit et présente, pour nos étudiants, des textes parfois assez anciens que nous estimons utile de lire ou de relire aujourd’hui. Cette revue, nous l’avons intitulée *Marnes: documents d’architecture*. *Marnes* (avec un s), non seulement à cause du nom propre, qui désigne le territoire où se trouve notre école, mais aussi, et surtout, pour attirer l’attention sur le sens commun de ce mot – *marl* en anglais – d’où les noms propres, ceux de la rivière, de la vallée et de la fameuse ville nouvelle, sont dérivés.

Si vous allez consulter notre bon vieux dictionnaire de la langue française, le *Littré*, ce qui s’impose lorsque vous avez affaire à des mots qui ne tombent plus sous le sens aujourd’hui, vous constaterez que les marnes sont un mélange naturel, en proportions variables, de calcaire et d’argile, auquel se trouve presque toujours associé un peu de sable, et que dans de



EXTRAIT DU DICTIONNAIRE
DE LA LANGUE
FRANÇAISE DE LITTRÉ
PUBLIÉ DANS LE N°1 DE
MARNES, DOCUMENTS
D'ARCHITECTURE, 2010.

nombreuses régions, on s'en servait autrefois pour engraisser et amender certaines terres.

Il y avait donc ça et là des carrières, des marnières, d'où l'on extrayait ces marnes, que l'on mêlait à un peu de fumier, pour les répandre sur les champs afin d'améliorer leur fertilité à long terme. Ceux qui se livraient périodiquement à ce travail, le *marnage*, étaient des *marneurs*. Et le verbe *marnier*, qui appartient à cette famille lexicale un peu tombée en désuétude, comme l'activité en question, a conservé dans

notre langue le sens de s'adonner à un travail pénible et difficile dont on ne récolte pas les fruits immédiatement, exactement le genre de tâches («les travaux et les jours») dont notre époque a depuis longtemps perdu le goût et l'habitude. Sous nos latitudes, et en tout cas dans nos régions, cultiver des terres exigeait de se livrer à ce type d'activités éprouvantes. De la même façon, cultiver nos étudiants, en traduisant pour eux des textes un peu oubliés et méconnus et les répandre dans le milieu académique francophone, peut être assimilé à une forme de marnage. D'où le titre de cette revue. En exergue de cette publication, nous avons d'ailleurs placé une phrase fameuse de Nietzsche, qui exprime bien ce que c'est que marnier, travailler : «Féconder le passé pour enfanter l'avenir, que tel soit mon présent.» Si vous y réfléchissez deux secondes, vous remarquerez que c'est là une définition assez parfaite, non seulement du travail philosophique, mais du travail en général, et du labeur agricole en particulier, du moins dans sa version préindustrielle. Comme vous le savez peut-être, certains philosophes contemporains (Deleuze et Sloterdijk en particulier, si ma mémoire est bonne) ont pas mal mis en question les métaphores agricoles latentes qui travaillent notre vocabulaire de façon un peu inconsciente, et qui véhiculeraient donc, d'après eux, comme des gros godillots, un certain conservatisme de la réflexion (la pose paysanne de Heidegger, etc.), loin de la pensée *nomade* qu'il s'agirait

MARNE, sf. (marn-é, marn-é), nom. part. passé de marnier. — **MARNE** (marn-é), s. m. Terme d'agriculture, qui signifie le mélange de fumier et de terre, et qui sert à engraisser et à amender les terres et le cultivateur qui s'en sert. — **MARNE** (marn-é), s. m. Terme d'agriculture, qui signifie le mélange de fumier et de terre, et qui sert à engraisser et à amender les terres et le cultivateur qui s'en sert. — **MARNE** (marn-é), s. m. Terme d'agriculture, qui signifie le mélange de fumier et de terre, et qui sert à engraisser et à amender les terres et le cultivateur qui s'en sert.

MARNE, sf. (marn-é, marn-é), s. m. Terme d'agriculture, qui signifie le mélange de fumier et de terre, et qui sert à engraisser et à amender les terres et le cultivateur qui s'en sert. — **MARNE** (marn-é), s. m. Terme d'agriculture, qui signifie le mélange de fumier et de terre, et qui sert à engraisser et à amender les terres et le cultivateur qui s'en sert.

MARNE, sf. (marn-é, marn-é), s. m. Terme d'agriculture, qui signifie le mélange de fumier et de terre, et qui sert à engraisser et à amender les terres et le cultivateur qui s'en sert. — **MARNE** (marn-é), s. m. Terme d'agriculture, qui signifie le mélange de fumier et de terre, et qui sert à engraisser et à amender les terres et le cultivateur qui s'en sert.

MARNE, sf. (marn-é, marn-é), s. m. Terme d'agriculture, qui signifie le mélange de fumier et de terre, et qui sert à engraisser et à amender les terres et le cultivateur qui s'en sert. — **MARNE** (marn-é), s. m. Terme d'agriculture, qui signifie le mélange de fumier et de terre, et qui sert à engraisser et à amender les terres et le cultivateur qui s'en sert.

MARNE, sf. (marn-é, marn-é), s. m. Terme d'agriculture, qui signifie le mélange de fumier et de terre, et qui sert à engraisser et à amender les terres et le cultivateur qui s'en sert. — **MARNE** (marn-é), s. m. Terme d'agriculture, qui signifie le mélange de fumier et de terre, et qui sert à engraisser et à amender les terres et le cultivateur qui s'en sert.

LE LITTRÉ
Dictionnaire de la langue française

d'adopter pour être en phase avec le monde d'aujourd'hui... Même s'ils ont raison de nous rendre vigilants vis-à-vis de ces métaphores, je ne partage pas leur suspicion ni surtout leur hypothèse qui voudrait que le divorce apparent de la condition contemporaine d'avec ces vieilles réalités soit *durable*. En d'autres termes, on peut aussi penser, ou craindre, que des événements ou des pénuries diverses se chargent bientôt de siffler la fin de la récréation et de rendre à ces vieilles métaphores toute leur charge de réalité.

Ainsi, avec le mot de Nietzsche, on aurait pu mettre des maximes tirées de Caton, Varron ou Columelle, ou encore une bonne vieille fable de La Fontaine, comme *Le laboureur et ses enfants*, que je ne résiste pas au plaisir de vous lire ici, comme si vous étiez assis sur les bancs de l'école communale où, comme on disait naguère, j'ai usé mes fonds de culotte:

Travaillez, prenez de la peine:
 C'est le fonds qui manque le moins.
 Un riche Laboureur, sentant sa mort prochaine,
 Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
 Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
 Que nous ont laissé nos parents.
 Un trésor est caché dedans.
 Je ne sais pas l'endroit; mais un peu de courage
 Vous le fera trouver, vous en viendrez à bout.
 Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'Oût.
 Creusez, fouiller, bêchez; ne laissez nulle place
 Où la main ne passe et repasse.
 Le père mort, les fils vous retournent le champ
 De çà, de là, partout; si bien qu'au bout de l'an
 Il en rapporta davantage.
 D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
 De leur montrer avant sa mort
 Que le travail est un trésor.

Dans un colloque comme celui-ci, opportunément consacré au sol, à une époque où c'est peut-être «le fonds qui manque le plus», il n'est peut-être pas mauvais de relire cet avertissement, censé nous rappeler que le trésor

n'est pas *dans* le sol, ni d'ailleurs *sur* lui, mais qu'il est le sol lui-même, la terre qu'il s'agit de travailler, d'amender et sans doute de ménager.

Rupture métabolique

Mais bon, ça, c'est le sol des champs, a priori assez différent du sol des villes qui est l'objet de cette journée. C'est pourquoi j'ai pensé introduire ces réflexions sur le plancher des vaches par le contraste qui sépare les gestes de ces deux «agents de surface», ces deux travailleurs des sols, tous deux assez bas dans l'échelle sociale, que sont le marneur d'un côté et le balayeur de l'autre. Tandis que la tâche du marneur était, on l'a vu, d'amender le sol des champs par apport de matériau, pour augmenter leur épaisseur et leur fertilité, celle du balayeur était, au contraire, de nettoyer le sol des villes, de débarrasser les trottoirs et chaussées de leurs scories et saletés pour les rendre aussi lisses et propres que possible, c'est-à-dire

ILSE BING, BALAYEUR DE RUE, LES TROIS HOMMES, PARIS, 1947.



de mettre dans le caniveau tout ce qui doit partir dans les égouts. Aujourd'hui, ces deux figures sont souvent remplacées par des engins mécaniques et motorisés, équipés d'outils ou de produits de synthèse qui n'ont pas grand-chose à voir avec les marnes ou les balais, mais dans l'ensemble, le principe perdure: engraisser les sols d'un côté (par des intrants artificiels), et les évacuer de l'autre (pour en faire une sorte de toile cirée).

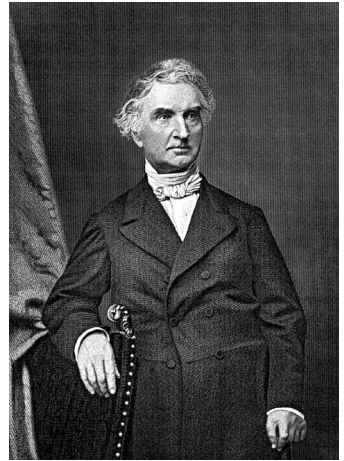
Le marneur et le balayeur sont donc situés de part et d'autre de ce que David Hayne a très bien évoqué dans sa conférence, à savoir la rupture métabolique, la rupture du cycle métabolique entre la campagne et la ville, dénoncée par Justus von Liebig. Liebig, il faut s'en souvenir, ne fut pas seulement cette grande figure de

la biogéochimie, de la chimie organique, le découvreur des rôles de l'azote, du phosphore et du potassium dans la fertilité des sols, et le développeur des engrais exogènes qui furent à la base des progrès de l'agriculture industrielle intensive. Il fut aussi, dès les années 1860, l'un des premiers critiques du recours à ces engrais massivement importés en lieu et place du recyclage local des déchets humains. Voici le réquisitoire virulent qu'il dresse contre ces pratiques dans la préface à la traduction anglaise de son traité de biogéochimie:

Par ses importations massives d'engrais, la Grande-Bretagne prive tous les pays des conditions de leur fertilité. Elle a ratissé les champs de bataille de Leipzig, de Waterloo et de Crimée; elle a consommé les os des nombreuses générations accumulés dans les catacombes de Sicile; et elle détruit aujourd'hui chaque année la nourriture d'une génération future de trois millions et demi de personnes. Telle un vampire, elle est accrochée au sein de l'Europe, et même du monde, et suce son sang sans réelle nécessité ni gain permanent pour elle-même.

À ses yeux, les méthodes de l'agriculture intensive anglaise, focalisée vers le marché des villes, en pillant ainsi les nutriments et les ressources de fertilité des autres régions d'Europe et du monde, accéléreraient cette rupture de cycle entre les territoires de production (le sol des champs) et les territoires de consommation (le tout-à-l'égout des villes).

Karl Marx fera d'ailleurs de ce réquisitoire de Liebig (qu'il a lu très vite sur les conseils d'Engels) l'un des arguments fondamentaux de sa critique de l'agriculture et de l'économie capitaliste en général, qu'il accuse d'aliéner l'homme non seulement de son travail mais de la nature, en instituant une «rupture métabolique» entre les travailleurs et leur environnement, entre les campagnes et les villes, comme entre les pays producteurs et les pays de matières premières: au lieu d'être recyclés sur place ou retournés à la terre afin d'assurer sa fertilité à long terme, les résidus et déchets de la nourriture et des fibres que le marché fait converger vers les villes engorgent en pure perte la pollution de ces dernières:



PORTRAIT DE JUSTUS VON LIEBIG, GRAVURE DE 1873.

Avec la prépondérance toujours croissante de la population des villes qu'elle agglomère dans de grands centres, la production capitaliste d'une part accumule la force motrice historique de la société; d'autre part, elle détruit non seulement la santé physique des ouvriers urbains et la vie intellectuelle des travailleurs ruraux, mais trouble encore la circulation matérielle entre l'homme et la terre, en rendant de plus en plus difficile la restitution de ses éléments de fertilité, des ingrédients chimiques qui lui sont enlevés et usés sous forme d'aliments, de vêtements, etc. Mais en bouleversant les conditions dans lesquelles une société arriérée accomplit presque spontanément cette circulation, elle force de la rétablir d'une manière systématique, sous une forme appropriée au développement humain intégral et comme loi régulatrice de la production sociale [...] Chaque progrès de l'agriculture capitaliste est un progrès non seulement dans l'art d'exploiter le travailleur, mais encore dans l'art de dépouiller le sol; chaque progrès dans l'art d'accroître sa fertilité pour un temps, un progrès dans la ruine de ses sources durables de fertilité. Plus un pays, les États-Unis du Nord de l'Amérique, par exemple, se développe sur la base de la grande industrie, plus ce procès de destruction s'accomplit rapidement. La production capitaliste ne développe donc la technique et la combinaison du procès de production sociale qu'en épuisant en même temps les deux sources d'où jaillit toute richesse: le travail et la terre.

Marx voyait donc dans le réquisitoire de Liebig un argument fondamental pour des «associations de travailleurs» réancrées dans le sol et son ménage local, qui prend, dans le troisième livre du *Capital*, passablement influencé par les vues éco-énergétiques de Podolovski, des accents anarchistes à la Kropotkine.

Conseil de lecture

Mais s'agissant des sols, j'aimerais évoquer ici une autre figure à la fois importante et méconnue de ce côté de l'Atlantique. Je le ferai de façon oblique en vous présentant la thèse d'un livre assez récent que je recommande aux étudiants architectes de mes cours d'histoire de l'environnement. Cet ouvrage a été écrit il y a une dizaine d'années par Ben Minter, un jeune philosophe américain spécialiste d'éthique environnementale, cette nouvelle branche de la philosophie inspirée par des œuvres comme celle de Hans Jonas, qui a pris une importance grandissante dans les départements universitaires de sciences humaines là-bas comme un peu

partout dans le monde. Dans ce livre intitulé *The Landscape of Reform: Civic Pragmatism and Environmental Thought in America* (2006), l'auteur commence par rappeler que le mouvement environnementaliste, en particulier aux États-Unis et dans le monde anglo-saxon, s'est rapidement scindé en deux grandes tendances ou philosophies très distinctes, et à certains égards opposées: d'un côté un courant utilitariste, et de l'autre un courant plus radical, qu'on a surnommé *Deep Ecology*. Le courant utilitariste est exclusivement humaniste: il considère que l'environnement (forêts, sols, minéraux, atmosphère, etc.) doit être protégé et ménagé en tant qu'ensemble de ressources vitales pour l'existence et la survie de l'espèce humaine. C'est le courant encore dominant aujourd'hui, en particulier en Europe, et la plupart des stratégies de développement «durable» ou «résilient» relèvent plus ou moins de ce courant anthropocentrique. On l'appelle «utilitariste» dans la mesure où il considère la protection des autres espèces ou composantes de l'environnement comme des moyens ou des ressources à ménager pour assurer la survie et l'essor du seul sujet de droit que serait l'espèce humaine. L'autre courant, plus minoritaire, est beaucoup plus radical en ceci qu'il souhaite étendre le statut de sujet de droit à une part plus ou moins grande des autres espèces et composantes de l'environnement, dont l'homme devrait se faire aujourd'hui l'avocat. Il soutient que c'est pour elles-mêmes, et non en tant que ressources pour l'homme (et souvent même contre l'exploitation humaine), que les composantes de l'environnement doivent être protégées. Au cours des dernières décennies, ces deux courants se sont livrés et se livrent toujours une guerre assez âpre, les uns accusant les autres d'anthropocentrisme, d'égoïsme d'espèce, et les autres les ridiculisant comme des idéalistes, «écocentriques», voire comme les tenants d'un «fascisme écologique» (ce qu'avait fait, par exemple, l'essayiste français Luc Ferry dans un pamphlet très peu nuancé intitulé *Le nouvel ordre écologique*, 1992). Partant de ce constat d'un mouvement scindé en deux courants plus ou moins opposés, tant philosophiquement que sur les politiques environnementales à défendre, Ben Minteer avance l'hypothèse qu'il existerait une autre tendance, mal identifiée par les spécialistes de l'environnement, un courant de pensée discret mais fort qui aurait eu

l'avantage de faire le pont entre les deux autres sans tomber ni dans les défauts de l'utilitarisme ni dans les ornières de l'écocentrisme. Minter appelle «pragmatiste» cette tendance qui conjuguerait une conscience éthique étendue au-delà des seuls intérêts humains immédiats, avec un sens pratique de l'action, du projet et de la transformation mesurée des choses. Et son livre dresse ainsi, par ordre chronologique, les portraits de quatre personnalités américaines (la plupart inconnues des environmentalistes patentés) qui incarnent à ses yeux cette philosophie pragmatiste: la première d'entre elles, que je voudrais plus particulièrement évoquer ici, est Liberty Hyde Bailey (1858-1954), un grand spécialiste de botanique, d'horticulture et d'agronomie qui fut l'avocat de la cause rurale et des fermiers aux États-Unis, et qui forgea les concepts de *rural art* et de *ruralism* comme des compléments nécessaires à l'*urbanism*, avant d'écrire plusieurs livres qui sont des plaidoyers pour une gestion concertée des «arrière-pays», de la nature et des sols. Le deuxième, bien mieux connu des architectes, est Lewis Mumford (1895-1990), fameux critique d'architecture proche de Frank Lloyd Wright, qui fut un grand historien de la ville et des techniques, et l'un des piliers de la *Regional Planning Association of America*, militant actif pour une extension du *planning* à l'échelle territoriale. La troisième figure est celle de l'ingénieur forestier et paysagiste Benton MacKaye (1879-1975), un allié de Mumford au sein de la RPAA, qui est notamment connu pour avoir développé le plus grand projet de paysage et de protection paysagère jamais développé, sur plus de 2000 miles: *Appalachian Trail*. Enfin le dernier personnage que Minter rangeait dans ce courant pragmatiste est Aldo Léopold (1887-1948), un autre ingénieur forestier et écologue, considéré comme le père spirituel de l'éthique environnementale américaine, et généralement revendiqué par les militants de la *Deep Ecology* comme leur inspirateur et champion. Minter expliquait que, contrairement aux idées reçues, Léopold, lui-même chasseur et pêcheur, était loin d'avoir été un *preservationist* pur et dur, et que son œuvre dessinait les linéaments d'un environmentalisme beaucoup plus humain, positif et proactif.

Un champion du sol

Ce qui m'intéresse généralement dans ce livre, et me pousse à le recommander à mes étudiants architectes, c'est qu'il fait de nos disciplines (urbanisme, paysage et architecture), dont Lewis Mumford et Benton MacKaye furent, à leur manière, des représentants, des contributrices essentielles aux débats actuels sur les préoccupations environnementales, ou encore, pour reprendre une expression forgée en 1972 par Gyorgy Kepes, des sortes d'«art de l'environnement»; bref, les détentrices d'une jurisprudence et d'une culture de l'environnement dont les environmentalistes patentés d'aujourd'hui auraient tort de ne pas faire leur profit. Mais la raison particulière qui me fait en parler ici aujourd'hui, c'est d'abord, je vous le disais, le chapitre qu'il consacre à Bailey, de loin la figure la moins connue aujourd'hui, tant par les architectes que par les spécialistes de l'environnement. Bailey, né en 1856 et mort dans les années 1950, à près de cent ans, fut un botaniste, spécialiste d'agriculture et d'agronomie, et, surtout, d'horticulture. L'un de ses premiers textes, «The Garden Fence», est un plaidoyer adressé aux botanistes en faveur de l'horticulture, qui était alors assez mal vue par les premiers. Les botanistes de l'époque, vous savez, avaient une prédilection pour les plantes sauvages, «originelles», et n'éprouvaient qu'une sorte de mépris pour les plantes utiles et cultivées, les légumes du jardin, etc. Bailey s'adressait donc à eux pour les encourager à traverser «la barrière du jardin», de l'extérieur vers l'intérieur, et à entrer dans cette arène darwinienne, où l'homme et les plantes évoluent de concert. Plus tard, il a fondé le Collège d'agriculture de l'université de Cornell, qui est rapidement devenu, sous sa houlette, une sorte de Mecque de l'agronomie américaine. Surtout, il se fit le champion de la cause des campagnes et des fermiers, ce qui attira l'attention de Roosevelt puis de Taft, qui lui aurait bien confié le poste de ministre de l'Agriculture dans son gouvernement. Mais Bailey déclina l'offre, jugeant plus utile de consacrer ses forces à la recherche, l'enseignement et l'écriture. À Cornell, il créa notamment ce département de *rural art* ou de ruralisme, convaincu qu'il fallait donner à l'urbanisme son pendant rural, une discipline qui s'attacherait à ménager et développer les ressources,



BAILEY N. TRACANT À LA
CHARRUE LE PREMIER
SILLON DU FUTUR
COLLÈGE D'AGRICULTURE
DE CORNELL, 1905.

Intermediate between the two classes stands the soil, on which all living resources depend. While the soil is part of the mineral and earthy resources of the planet, it nevertheless can be increased in its producing power. Even after all minerals and metals and coal are depleted, the race may sustain itself in comfort and progress so long as the soil is productive, provided, of course, that water and air and sunshine are still left to us. The greatest of all resources that man can make or mar is the soil. Beyond all the mines of coal and all the precious ores, this is the heritage that must be most carefully saved.

Le sol... comme interface productive entre les ressources renouvelables et non renouvelables: vous conviendrez que le problème est assez bien, assez profondément, voire assez prophétiquement posé.

Je n'en dirai pas plus sur Bailey, en espérant avoir suffisamment attisé votre désir de lire, sinon pour signaler que Mumford eut très tôt, et longtemps, le désir d'écrire une biographie du personnage, qu'il présenta d'ailleurs à son autre grand héros, lui-même botaniste de formation et père de l'urbanisme, à savoir Patrick Geddes. Je précise cette connexion

les paysages et les milieux de vie des campagnes et des «arrière-pays». Au début du siècle dernier, il publia surtout une série de livres (les «background» books) qui peuvent être considérés comme de véritables manifestes pragmatiques en faveur de ce que l'on appelle aujourd'hui «l'environnement». Et la question à laquelle ces livres ramènent de façon récurrente est justement celle du sol. Voici, par exemple, ce qu'on peut lire dans *The State and the Farmer* (1909):

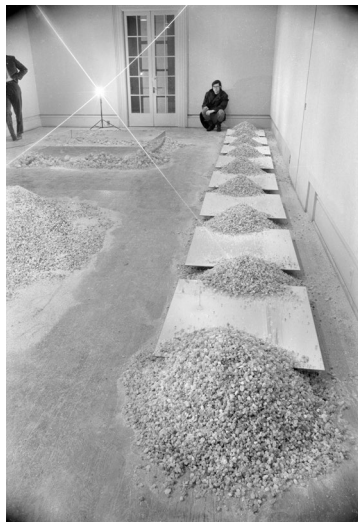
The resources that sustain the race are of two kinds, – those that lie beyond the power of man to reproduce or increase, and those that may be augmented by propagation and by care. The former are the mines of minerals, metals, and coal, the water, the air, the sunshine; the latter are the living resources, in crop and livestock.

pour ceux qui voudraient raccrocher les wagons entre ce que je viens de dire et le thème plus spécifique de cette journée, à savoir *le sol des villes*. Si l'Écossais Geddes n'est pas inclus par Minteer dans son livre, exclusivement américain, vous remarquerez que son fantôme court derrière tous les personnages qu'il exhume comme des figures de cet environnementalisme pragmatiste.

Encore une chose, quand même: cette photo qui vous montre Bailey non pas posant la première pierre, mais traçant à la charrue le premier sillon du futur Collège d'agriculture de Cornell! Bailey fut par ailleurs une cheville ouvrière de la planification du campus de cette université et de sa transformation en une sorte de parc agricole et paysager, the Plantations, un modèle original de ville-campagne, croisant arboretum, hortorium et fermes productives avec les bâtiments de l'université: un territoire, un laboratoire pour réfléchir à leur interaction.

Earth Art

J'en ai fini avec ce que je voulais vous dire de Bailey, mais puisque nous sommes sur ce campus de Cornell, vous savez peut-être que ce dernier fut, en 1969, le cadre et le théâtre d'une fameuse exposition, l'Earth Art Show, qu'on peut considérer comme l'acte de naissance de ce que les critiques ont appelé ensuite le «Land Art», une expression que l'on pourrait traduire par l'«art du sol». À cette occasion, les principaux représentants de ce mouvement en gestation furent en effet invités à intervenir à la fois dans le musée de l'université et directement sur son campus et dans les environs. Hans Haacke, par exemple, fit pousser de l'herbe sur un monticule de terre installé dans une pièce du musée, mais alla aussi tendre des cordes à travers les cascades de Fall Creek. Le tout jeune Richard Long, lui, partit chercher des pierres dans une carrière voisine pour les disposer savamment sur la pelouse située devant le musée. Jan Dibbets, dans un autre genre, s'enfonça dans une autre gorge des environs pour tracer dans l'humus de la forêt ce «V» perspectif. Et puis Dennis Oppenheim, plus audacieux, s'aventura sur la surface gelée d'une retenue de barrage pour y dessiner des rivières à la tronçonneuse. Mais l'intervention



ROBERT SMITHSON LORS
DU EARTH ART SHOW,
ITHACA NY, FÉVRIER 1969.

la plus affûtée, celle qui m'impressionne le plus, est l'œuvre que réalisa Robert Smithson pour l'occasion, mettant en tension les mines de sel fossile situées sous le lac Cayuga (le site) avec une installation mêlant sel fossile et miroirs dans le musée (le non-site), et reliant les deux par un cordon ombilical conceptuel: une piste de miroirs qu'il a placés et photographiés sur l'itinéraire de quelques kilomètres qui les sépare. Une façon de reconnecter les sous-sols les moins conscients du paysage (*out of sight, out of mind*) et les parquets les plus en vue du campus. D'une certaine façon, cette exposition manifesta l'essence de ce mouvement artistique du Land Art, qui consista à regarder, à investir le monde et ses paysages, naturels ou construits, ses confins, comme le cadre et la cimaise couverte

d'œuvres qui s'affranchiraient des limites et des conditions du musée, mais qui, surtout, ce faisant, feraient venir à l'avant-plan, pour être considéré et ménagé, ce qui est généralement négligé comme pur support ou arrière-plan.

Dans nos villes et nos périphéries, certains architectes et paysagistes s'attachent tout particulièrement à soigner ces cimaises horizontales, les



AGENCE ADR,
AMÉNAGEMENT DE LA
PLACE SIMON-GOULART
À GENÈVE.

SLINKACHU, *LITTLE PEOPLE.*

surfaces ouvertes de ces volumes de vie que sont nos places. Et puisque nous sommes à Genève, j'aimerais profiter de l'occasion pour conseiller aux participants de cette journée d'aller prolonger leur réflexion sur les places dont se sont récemment occupés mes amis de l'agence ADR, qui est située dans cette ville, et qui ont manifestement fait leur profit de plusieurs auteurs et connaisseurs dont il a été question aujourd'hui, comme André Corboz ou Alain Léveillé. Allez voir Plainpalais par exemple, ou la place Simon-Goulart, qui donnent à réfléchir sur la façon dont nous pouvons rendre une épaisseur à la cimaise de nos pas, et une forme de métabolisme aux «aires» que nous pratiquons tous, y compris les animaux à roulettes que sont devenus nos enfants. Comme le disait encore Nietzsche – et c'est au fond ce à quoi nous invite en partie ce colloque –, on devrait aussi penser (et pas seulement voter) avec ses pieds. Un sol épais et riche, c'est un paysage dont la gamme d'informations varie en fonction des points de vue qu'on adopte sur lui, et qui stimulent cette variation. Quand on est dans un jardin, si on zoome, si on s'assied, si on se couche tout près du sol, un autre paysage se développe. Comme le montrent ces deux images d'un artiste de rue que j'aime beaucoup, Slinkachu, il faudrait que nous prenions garde à ce que nos sols urbains (et ruraux) ne se révèlent pas n'être, à la loupe, que des déserts.